

d'autres qui m'aideront à exécuter mon projet.

Écoutez M. Thiers, un des esprits les plus pratiques qu'ait produits la France. En 1870, M. Thiers discutant la situation économique de la France, déclarait que la protection seule pouvait la sauver. Nous citons la première partie de son discours. On dirait que M. Thiers parlait pour le Canada.

Nous engageons vivement nos lecteurs à lire ces courts extraits d'un homme autorisé à parler, qui au soir d'une longue carrière, ouvre les lumières de son expérience :

REPRISE DE LA DISCUSSION SUR LES INTERPELLATIONS ÉCONOMIQUES.

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion générale sur les interpellations économiques.

M. le Président Alfred Le Roux. — La parole est à M. Thiers.

M. Thiers. — Je n'ai pas besoin d'appeler votre attention sur la gravité du sujet qui vous occupe. Si vous aviez besoin d'en être avertis, vous l'auriez été suffisamment par les cris de souffrance qui s'échappent de la plupart de nos provinces industrielles, par les plaintes moins bruyantes, mais non moins fondées, de notre agriculture, par le chagrin bien justifié de nos ports qui voient avec désespoir le pavillon étranger remplacer partout le pavillon national.

Toute nation a trois grandes affaires qui doivent être l'objet de son ardente et constante sollicitude : la liberté d'abord, sa grandeur ensuite, et enfin, sa prospérité matérielle ; la liberté qui ne consiste pas seulement pour la nation dans le droit de critiquer son gouvernement à tort ou à raison, mais dans le droit de se gouverner par ses propres mains et conformément à sa pensée (Très-bien !); la grandeur qui ne consiste pas à soumettre ses voisins par la force brutale, mais à se ménager auprès d'eux l'assez d'influence pour qu'aucune question ne soit résolue dans le monde contre ses intérêts et sa sécurité (Très-bien !); la prospérité qui consiste enfin à tirer de son sol, de ses éléments, du génie,

des habitants la plus grande somme de bien possible.

Et gardez-vous de croire que ce soit de la prospérité du pays ait rien de commun avec cette passion des intérêts matériels que dédaignent les esprits élevés. Il n'y a pas d'œuvre plus morale que de diminuer la somme des maux qui pèsent sur l'homme, même sur les sociétés les plus civilisées.

Rendre l'homme moins malheureux, c'est le rendre meilleur ; c'est le rendre plus juste avec son gouvernement, envers ses semblables, envers la Providence elle-même. (Nouvelle approbation.)

Nous avons devant nous une noble tâche, nous laissons, je l'espère, à l'accomplir : c'est de donner au pays la liberté sans trouble, sans révolution, sans violence. (Très-bien !)

Celle de rétablir la prospérité là où elle fait défaut, n'est pas moins grande ni moins digne de vous. Permettez-moi d'ajouter que la responsabilité de cette prospérité pèse aujourd'hui sur vous seuls. Le gouvernement a cru pendant un temps qu'il pouvait s'attribuer le droit de décider seul du système économique du pays ; je ne veux pas réprimander sur le passé ; ce n'est pas le moment. Il faut, au contraire, oublier le passé ou s'en souvenir pour en tirer des renseignements. Notre tâche est de recueillir le présent et l'avenir.

C'était toutefois une étrange prétention que de croire qu'on pouvait à soi tout seul décider un système économique du pays. Je comprends qu'un gouvernement, quand il est composé des hommes les plus sages du pays, — puisse penser qu'il sera meilleur diplomate, meilleur guerrier que le gros de la nation, — mais meilleur négociant, meilleur manufacturier, meilleur agriculteur, quand cette nation se compose de négociants, de manufacturiers, d'agriculteurs, c'est là une prétention insoutenable. Grâce à nos efforts communs, cette tâche vous appartient aujourd'hui à vous seuls ; et n'oubliez pas que si le pays ne devient pas prospère après la résolution que vous prenez, la responsabilité en retombera sur vous seuls.

Pour nous, à qui vous permettez de discuter ces graves questions, c'est un devoir de les étudier et de les approfondir ; le résultat, à vous qui êtes les juges, c'est la décision. Vous écouterez donc des détails, mêmes arides, sans lesquels nous resterions